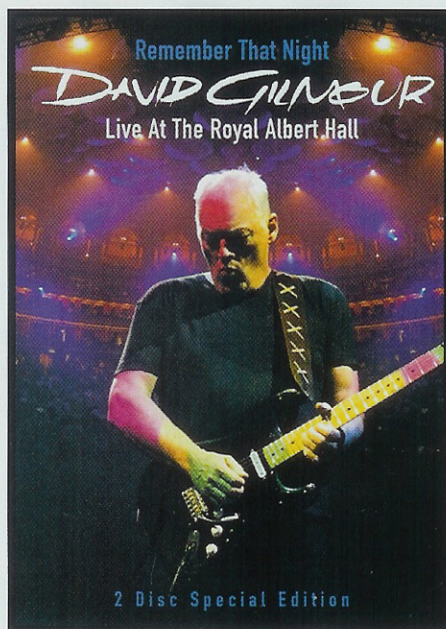


Dorures et souvenirs



DAVID GILMOUR

“Remember That Night - Live At The Royal Albert Hall”

EMI

On peut faire des trucs super avec trois francs six sous. Disons un demi-euro. On peut aussi faire de la merde avec une fortune. Il y a également des incapables qui n'arrivent à rien sans argent et des musiciens, comme David Gilmour, qui font des merveilles avec un paquet de fric. “On An Island”, dernier album solo en date de l'ex-guitariste de Pink Floyd, est un formidable disque de milliardaire, enregistré sans compter dans des endroits de rêve, avec une équipe de techniciens émérites et une poignée d'invités prestigieux. Car souvent ces gens privilégient la compagnie de leurs pairs. Pas au point de se reproduire entre eux mais, le fait est, Gilmour a tellement aimé travailler sur “On An Island” qu'il a tenu à emmener toute sa bonne troupe sur la route. Et donc l'Europe puis l'Amérique ont eu droit à sa visite. Paris n'a pas à se plaindre puisqu'il s'y est produit deux fois. Nous y étions et en avons rendu compte. Logiquement son passage par Londres se devait d'être spectaculaire et c'est au Royal Albert Hall qu'il a choisi de faire escale. Là, au milieu des dorures et des souvenirs — le Floyd y a joué en 1968 — Gilmour a lâché un set au moins aussi radieux qu'au Grand Rex et à l'Olympia, sauf qu'en prime, David Crosby, Graham Nash et David Bowie avaient fait le déplacement. Si la moitié de CSN&Y, s'est contentée d'harmoniser joliment, Bowie, plutôt rare sur les scènes depuis son incident cardiaque, a accepté d'interpréter, en se les accaparant, “Arnold Layne”, chanson de Syd Barrett à qui il doit tant et, à la surprise générale, “Comfortably Numb”. Personne, de David Mallet (vidéaste réquisitionné) à Gilmour, en passant par les musiciens et le public présents ce soir-là, n'en est véritablement revenu. A part ça, le son est un modèle de ce que le 5.1 permet de faire, même si on conseille, une fois n'est pas coutume, de se méfier de ce qui peut arriver par derrière, toujours surprenant lorsqu'on n'y est pas préparé... Comme l'opulence ne nuit pas à Gilmour, il s'est dit que pour les autres, ce devait être pareil et le second DVD déborde de titres supplémentaires, clips et autres bonus de qualité. “Breaking Bread, Drinking Wine” est un making of de la tournée et du concert à l'Albert Hall qui grouille de moments croustillants au premier rang desquels la rencontre fortuite avec Roger Waters qui, coïncidence, a peaufiné ses concerts de l'été aux Bray Studios, au

moment précis où Gilmour et son groupe étaient en train de répéter pour la tournée. L'échange de trois mots à peine est filmé et, à voir la tête des deux, on rit en se mordant les lèvres à l'idée qu'après le Live 8, des tireurs de plans sur la comète claironnaient que la reformation de Pink Floyd était imminente, oubliant qu'on avait affaire là à un groupe de rock dans toute son ombrageuse splendeur et non à des amuseurs de galerie marchande comme Police. David Bowie est responsable d'un autre temps fort puisqu'il confie au sortir de scène, après le dernier filage du concert au RAH, que c'est à ses parents, supposés l'avoir entraîné à un concert du groupe lorsqu'il avait “six ou sept ans”, qu'il doit d'aimer Pink Floyd. Effectivement rigolo, surtout lorsqu'on sait que Gilmour est plus âgé que lui, certes, mais d'une petite dizaine de mois. Le bonus suivant s'intitule sobrement “The Making Of ‘On An Island’ ” et permet de découvrir l'Astoria, studio flottant magique de Gilmour sur le bord de la Tamise et le mythique (pas parce qu'Obispo y a sévi...) studio 2 d'Abbey Road, configuré pour enregistrer un orchestre à cordes. Le producteur Chris Thomas et les divers invités du disque (Jools Holland, Graham Nash, David Crosby, Robert Wyatt) pointent également le bout de leur nez dans cette visite guidée ponctuée d'interventions parlées de Gilmour. Pour atteindre d'autres bribes d'interviews et en apprendre davantage sur certaines chansons, il est également possible de cliquer, lorsqu'il apparaît dans le coin supérieur droit de l'écran, sur un petit dessin du guitariste. Dans “The West Coast”, Gilmour a laissé la caméra les saisir, lui et sa smala, en répétition sur des scènes américaines et même backstage. On y croise le boss un verre de vin (que Graham Nash trouve imbuvable) à la main et Jude Law en train de rire, un peu jaune forcément, d'une blague à propos de types qui perdent leurs cheveux. Le passage saccadé du docu s'appelle “Rick Wright Takes The Camera” et dure, heureusement pour les boyaux, moins longtemps que l'intro de “Echoes”. On a également droit à un diaporama de photos plutôt agréables à regarder, qu'on devine en grande partie prises par Polly Samson, épouse de David Gilmour, omniprésente dans sa vie et ces bonus, et parolière de “On An Island”. Une sorte de cerise sur un sacré gâteau.